

parfois les masses paysannes, acculées à une atroce misère réagissent. Au quatorzième siècle « écrasées d'impôts, souffrant du contre-coup des guerres, elles parcourent la campagne et pillent les châteaux et les maisons bourgeoises » : c'est la révolte des « menus », féroce ment réprimée... Progressivement, le paysan émerge de cette situation précaire, il apprend à mieux cultiver, à préserver ses récoltes, il réagit contre les épidémies en ayant recours à l'hôpital de Doué (fondé par Eustachie GELDVIN en 1229) : quinze communes environnantes y envoient leurs malades, les paysans comprenant peu à peu que les vertus supposées des fontaines (1) et des herbes ne peuvent venir à bout de si redoutables maladies.

LES COSTUMES

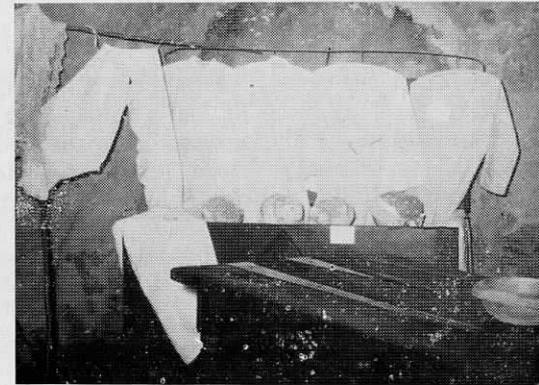
Comme l'habitat et le régime de vie, pendant des siècles, la façon de se vêtir ne change guère à Rochemenier. Les hommes, les femmes, les enfants, voire les lits à rideaux (dits « lits à quatre points » ou « lits à quenouilles ») sont habillés de « droguet ». Ce « droguet » est un tissu très résistant fait d'un mélange de laine filée par les gens eux-mêmes et de fils de chanvre ou de lin, selon qu'on désire l'utiliser pour le travail ou les sorties ; il est tissé sur « métier » par les tisserands réputés de Doué. Plus gros pour les vestes et pantalons des hommes, plus fin pour les femmes et les enfants, c'est la « panacée » universelle ! Les femmes portent, sur une « taille » qui leur moule le buste une très ample jupe ou « cotillon », froncée à la ceinture ; c'est leur seul vêtement par-dessus leur longue chemise de chanvre, toujours filée par elles-mêmes et qui descend plus bas que les genoux ; point n'est alors besoin de culotte ! Pour travailler, elles se protègent d'un large tablier froncé à vastes poches appelé « devantéau », également de toile écrue de lin ou de chanvre, ou d'un ample « sarreau ». Des bas et gilets de laine complètent l'équipement de tous. Enfin, grands et petits marchent en sabots de bois garnis de foin tressé à la main : ce foin de prairie naturelle très chaud, doux, changé tous les deux ou trois jours, maintient les pieds propres et laisse une odeur agréable.

Le vêtement est donc simple et on en change peu : bien des femmes, durant toute leur vie, n'ont d'autre robe « du dimanche » que celle de leur mariage ! Toute la coquetterie se reporte sur la « coueffe » ; cette coiffe devient jolie dès le quinzième siècle, quand apparaissent les dentelles. A la fin du seizième, les broderies en sont très riches et, s'inspirant des peintres flamands ou hollandais, représentent des feuilles et des fleurs.

(1) Pages d'histoire

Chaque commune veut avoir sa coiffe particulière ! La plus célèbre est celle des Ponts-de-Cé, avec de larges ailes tuyautées. Munies de fonds plus ou moins longs, plus ou moins plats, plus ou moins larges, d'ailettes plus ou moins volumineuses, celles de Brissac, de Martigné-Briand, de Montreuil-Bellay, de Bouillé-Loretz, lui ressemblent. Celle du Puy-Notre-Dame, à ailettes très larges et fond incliné à quarante-cinq degrés, avec large ruban partant du front, passant derrière les ailettes et descendant jusqu'au dessous de la ceinture, est parmi les plus belles et les plus riches.

Doué, Rochemenier, Louresse, ont la même coiffe : la « Beaugeoise », dite « coiffe tournante » ou « bonnet rond » ; ici pas d'ailettes, la coiffe épouse la forme de la tête : le fond rond monté sur une « passe » enferme le chignon ; la dentelle, après une partie plate sur le front, forme une série de petits tuyaux de la grosseur d'une aiguille à tricoter ; d'ailleurs ce sont des aiguilles placées très serrées, la dentelle passant alternativement dessus et dessous qui servent aux lingères expertes à



« tuyauter » les coiffes ; ce travail s'appelle aussi « pailler la passe » car certaines lingères remplacent les aiguilles à tricoter par des brins de paille d'égale grosseur.

A Rochemenier, il n'est donc pas question de coiffe : on « se coueffe » (se peigne) mais on met son « bonnet rond ». C'est la broderie du fond qui fait la richesse de ce sobre bonnet. C'est là que se réfugient sa valeur, sa grâce, son charme. Ce fond entièrement brodé, représente en général des roses (et pourtant Doué n'est pas encore « ville des roses » !) et ces roses sont plus ou moins épanouies selon l'âge de celle qui les porte : jusqu'à quinze ans, le fond est décoré de quatre à cinq petits boutons avec une ou deux jeunes feuilles ; de quinze à dix-huit ans, de trois boutons sans feuille, dont un commence à